

Le rôle des chaires d'études italiennes en Suisse

Maria Antonietta Terzoli

[trad. Lucie Tardin]

Je remercie l'Intergroupe parlementaire « Italianità », en particulier Silvia Semadeni ainsi qu'Ignazio Cassis, pour l'organisation de ce moment de dialogue au Palais fédéral. Il me semble que c'est une première absolue. Tatiana Crivelli nous a montré de quelle manière les études italiennes détiennent en Suisse une tradition antique et prestigieuse unique au monde hors de l'Italie. Pour ma part, je souhaiterais vous présenter les deux autres fonctions des études italiennes : l'enseignement et la transmission de la culture en langue italienne sur l'ensemble du territoire helvétique.

Formation et enseignement : l'italien, langue de culture

Comme on le sait, les études italiennes forment les futurs enseignants (c'est à dire les acteurs essentiels à une transmission précoce et capillaire de la langue), mais également les personnes qui conduiront des activités en lien avec la culture italienne (musées, médias, opéra, mode, tourisme, etc.). Le renforcement de leurs compétences dans les universités garantit une diffusion progressive de cette culture à l'intérieur des institutions, des écoles et des entreprises suisses concernées, contribuant ainsi – indirectement, mais de manière efficace et même économique – à la réelle consolidation d'une langue nationale. La pertinence de l'italien dans ces milieux s'observe dans la typologie variée de nos étudiants, qui suivent aussi des enseignements en histoire de l'art, en musicologie, voire même dans d'autres langues. À noter que certains étudiants ne sont pas inscrits en Lettres (et ne figurent donc pas dans nos statistiques), car ils fréquentent les facultés de Droit, d'Économie ou de Psychologie.

Transmission culturelle

Les chaires d'italien jouent aussi un rôle déterminant dans la transmission culturelle : leur importance est notable aussi bien au niveau local que sur le plan national et international. Elles sont les plus hauts représentants de la culture italienne qu'elles diffusent dans les différents milieux linguistiques. Elles offrent ainsi à la minorité italophone de Suisse une référence culturelle, que je qualifierai presque de « lieu de reconnaissance identitaire », indispensable dans les régions non-italophones pour maintenir la culture d'origine à un

niveau de dignité intellectuelle équivalent à celui de la culture locale. Umberto Motta a justement mentionné l'importance de l'« impact civil » de notre discipline.

Il est bien de rappeler que l'usage de la langue italienne, comme véhicule de la culture, de l'art, de la musique, de la littérature et de la linguistique est essentiel pour préserver le prestige de sa tradition. Malheureusement, les cartes des restaurants ou les noms des produits ne suffisent pas à garantir la sauvegarde et la transmission d'une langue. Des registres et des formes d'expression plus complexes sont indispensables, ainsi qu'une option linguistique adaptée aux modalités de la réflexion critique et des méthodologies employées, en accord avec la tradition intellectuelle et historique de cette culture. Dans ce sens, l'affaiblissement des études italiennes dans les universités non-italophones risque d'instaurer un processus de réduction et de marginalisation de la culture en langue italienne dans toute la Confédération. Le débat de ces dernières années nous a démontré que circonscrire la défense d'une langue à l'intérieur d'un territoire où elle est originairement majoritaire s'avère être un piège, le « piège du territoire » comme on l'a bien dit. D'autant plus que la concentration linguistique de l'italien, comme nous l'a rappelé Lorenzo Tomasin, ne correspond plus vraiment à la réalité suisse.

Diffusion sur le territoire vs turrus eburnea

Les chaires universitaires d'études italiennes mènent une activité qui n'est pas fermée sur elle-même, dans la *turrus eburnea* de la recherche et des études, et qui ne s'adresse pas exclusivement aux étudiants, mais aussi à un public plus large. Ces chaires sont en effet des points de référence et de garantie scientifique : elles organisent des manifestations et des colloques internationaux sur un large éventail de thèmes, en travaillant ensemble avec d'autres associations actives en Suisse en faveur de la culture italophone. Il est impossible de faire ici l'inventaire des nombreuses activités proposées. Ces événements sont visibles sur les sites internet des instituts et sur le site collectif Italianistica.ch.

Affaiblir les chaires d'études italiennes, voire même les regrouper sur quelques sites, signifierait vider le territoire suisse d'importants lieux de résistance de la langue italienne, en le privant d'une référence culturelle difficilement remplaçable. Ce serait une énorme perte, aussi bien morale que matérielle, que de détruire le travail accompli par de nombreuses générations. Cela induirait à une destruction très rapide des patrimoines idéaux de culture, de connaissances et de savoirs, ainsi que du patrimoine matériel des fonds libraires constitués sur l'arc de plusieurs décennies.

Efficiencia y economías ?

Ceux qui proposent une concentration des instituts et des chaires d'études italiennes sur un nombre réduit de sites prétendent vouloir garantir une plus grande efficacité ainsi qu'une diminution des coûts. Or, l'efficacité de institutions actuelles ne peut pas être mise en cause, tout du moins si l'on considère l'importance des études italiennes helvétiques sur le plan international. Les raisons qui voudraient justifier de telles mesures économiques ne sont guère convaincantes. Pour les études italiennes, les coûts des infrastructures sont en fait très bas, étant donné que la recherche ne nécessite pas l'emploi de laboratoires coûteux. Si le modèle de centralisation fonctionne pour les matières scientifiques, qui requièrent quant à elles des infrastructures complexes et des appareils toujours plus sophistiqués, il peut en revanche avoir des effets désastreux s'il est appliqué aux sciences humaines. La recherche dans le domaine des lettres, mise en œuvre par des petits groupes de travail, voire par des chercheurs autonomes, peut en effet atteindre (et c'est même déjà le cas) des résultats remarquables tout en démontrant une forte compétitivité au niveau international. La réduction du nombre de chaires d'études italiennes représenterait en revanche un grave danger pour la culture helvétique en langue italienne, parce qu'elle limiterait sa transmission à l'intérieur des frontières tessinoises, en privant les italophones vivant en dehors de la Suisse italienne d'un important point de repère culturel, et les empêcherait de confronter de manière paritaire leur propre culture aux autres cultures suisses.

Coûts des études italiennes

Je voudrais mettre fin à ce mythe persistant et infondé qui présente les études italiennes comme un luxe économiquement non viable. Il est facile de rétablir de justes proportions en s'appuyant sur cet exemple d'une clarté immédiate : le *budget* de l'Université de Bâle s'élevait à près de 482 millions de francs en 2014, quant à celui de l'Institut des études italiennes il était de 890'000 francs, soit 0.18% du budget bâlois. Or, ce montant n'est incontestablement pas excessif lorsqu'il s'agit de promouvoir l'une des cultures historiques de la Suisse, de soutenir l'une de ses langues officielles, d'étudier et de transmettre l'une des littératures les plus importantes d'Europe.

Fragilité de l'italien à l'intérieur des structures universitaires

Malgré le sérieux de l'engagement didactique, l'excellence de la recherche et les multiples activités dans la diffusion de la culture italienne, on assiste dans presque toutes les

universités à une révision à la baisse des études italiennes en faveur des autres disciplines. Cela se traduit le plus souvent par des coupes budgétaires avec des suppressions d'emplois, voire même par un affaiblissement ou une élimination des chaires au moment de la retraite du titulaire. En ce moment très délicat une commission, dans laquelle les études italiennes sont toujours minoritaires, est chargée de statuer sur le maintien de cette chaire ou sur son éventuelle redéfinition ou réduction, en attribuant les moyens financiers ainsi épargnés à d'autres disciplines, souvent représentées dans cette même commission. Si le seul critère est celui de la majorité, il est évident que les petites matières, comme l'italien, n'ont aucune possibilité de se défendre.

Déclin progressif du statut académique

Les conséquences négatives pour les études italiennes sont bien visibles si l'on observe l'évolution de la situation entre 2001 et 2016 : le changement de typologie des chaires et leur dégradation et affaiblissement dans la hiérarchie académique sont évidents. Durant les quinze dernières années, trois postes et demi de professeurs ordinaires sur dix-sept, soit plus de 20% de ces postes, ont été perdus. La situation est donc plus qu'alarmante.

La nécessité d'une intervention politique

Si les chaires d'études italiennes jouent un rôle décisif dans la production et la diffusion de la culture en langue italienne, et sont des lieux essentiels de résistance pour la langue italienne en Suisse, je crois qu'il est indispensable d'envisager une action politique à même de les soutenir dans les différentes universités, ainsi que de les dissocier des intérêts particuliers des universités, auxquels les chaires d'études italiennes, numériquement moins représentées, n'ont pas les moyens de s'opposer. Ainsi seulement on pourra continuer à produire et à diffuser sur le territoire suisse la recherche sur une langue, une littérature et une culture qui ne sont pas seulement italiennes ou suisses, mais qui représentent une part intégrante de l'identité culturelle et historique de l'Europe tout entière.

(Intervention pour la Table ronde du 7 mars 2017, Berne, Palais fédéral : *Italianistica: quo vadis? Futuro e prospettive dell'insegnamento dell'italiano a livello universitario*)